

—Soyez tranquille, Sahid, murmura le kansamah, qui s'était déjà mis à la besogne.

Exact au rendez-vous, M. Gurnout arriva à minuit, enveloppé d'un grand manteau de voyage et tenant à la main un petit sac de nuit.

—Votre caisse est partie ? demanda Morany, qui tenait à ce que le départ de Gurnout fût bien constaté dans sa maison, afin d'éviter que sa disparition ne donnât lieu à des recherches.

—Oui, monsieur, me voilà tout prêt à vous suivre.

—Très bien.

Ils causèrent quelques minutes du voyage de M. Morany, à propos duquel ce dernier bâtit une histoire avec cette facilité d'invention et de mensonge qu'on retrouve chez tous les Indiens,

—Il est temps de dormir, dit enfin M. Morany, car il faut que nous soyons sur pied demain à cinq heures. Je vais vous montrer votre chambre.

Venez, ajouta-t-il.

Il ouvrit en même temps la porte du cabinet où le kansamah, le *roomal* à la main, attendait la victime qu'on lui avait désignée.

—Couchez-vous et dormez bien, dit M. Morany, élevant la voix et laissant en même temps tomber le flambeau comme par accident.

Tandis que Gurnout cherchait son chemin à tâtons, Abdul, déjà habitué à l'obscurité, s'approcha doucement du malheureux. Il lui jeta autour du cou le mouchoir que terminait un nœud, qui revint de lui-même dans la main du kansamah, par la manière dont il avait été lancé.

Abdul donna une saccade ; on entendit un râlement, puis un corps s'affaisa sur le plancher avec un bruit sourd aussitôt étouffé par l'épaisseur du tapis.

—En vérité, Abdul, tu n'as pas oublié les leçons du vieux Saffiz Khan, dit Morany avec un calme inouï. Le *chef* avait eu raison de te citer comme un habile *bhuttote*.

Abdul sourit comme un homme qui reçoit un compliment flatteur. Puis, mettant sur ses épaules le cadavre du pauvre Gurnout, il le porta au jardin.

Au bout d'un heure, il revint trouver M. Morany.

—Eh bien ? demanda ce dernier.

—C'est fait.

—As-tu songé à mettre dans la fosse la chaux qui était à côté du tas de sable ?

—Oui, sahib.

—Tu as tassé la terre, et pris toutes les autres précautions pour que rien ne révèle que le sol a été remué à cet endroit ?

—N'ai-je pas dit au sahib que j'avais été deux ans *lughae* ?

—Tu as raison. Maintenant écoute : tu va prendre le manteau de cet homme et son chapeau. Tu descendras en t'enveloppant jusqu'aux yeux, et tu suivras le père Toulouzé afin qu'il croie avoir vu sortir l'homme qu'il a fait entrer. Une fois dehors, tu m'attendras au coin de l'église Notre-Dame-de-Lorette.

—*Bot atcha, sahib.* (Très-bien ! seigneur.)

Une demi-heure après, M. Morany rejoignit son complice. Ils prirent une voiture de place à la station qui existait alors au coin de la rue Ollivier et du faubourg Montmartre et se firent conduire à l'Odéon. De là, ils rentrèrent comme d'habitude par le jardin.

#### XIV.

Au mois de mai 1855, tous nos voyageurs s'embarquèrent sur le *Neptune*, beau trois-mâts du Havre

qui devait toucher au cap Bonne-Espérance en se rendant à l'île Bourbon.

Juliette avait emporté beaucoup de livres anglais relatifs à l'Afrique. A peine installée à bord du *Neptune*, elle se mit à lire avec assiduité. Clémence voulut aussi apprendre l'Anglais, mais elle y renonça bientôt.

—Je n'ai pas le temps, disait-elle naïvement.

Ce qui ne l'empêchait pas, une heure après, de se désoler en disant qu'elle s'ennuyait, qu'elle ne savait que faire, etc.

Une partie de son temps se passait à jouer aux cartes, à feuilleter quelques romans, et surtout à coqueter avec Savinien, Overnon, Valentin et les trois officiers du bord. Par suite de leur nouveauté, ceux-ci avaient la préférence. Clémence s'en donnait à cœur-joie à tourmenter ces braves et loyales natures qui avaient pris au sérieux ses œillades et ses paroles décevantes.

Un soir, après avoir causé quelques instants avec son cousin Mazeran, elle le planta là tout à coup pour coqueter avec le second du navire. Valentin, froissé, s'éloigna brusquement. Il alla s'asseoir tout à l'arrière, sur les cages à poules qui garnissaient la dunette.

Il se sentait profondément triste. L'aspect de la pleine mer, qui porte naturellement à la mélancolie, ajoutait encore à sa tristesse. Il appuya son front sur sa main et se mit à regarder l'eau qui s'enfuyait en gémissant sous les flancs du navire. Un moment il se pencha tellement en dehors, que la moitié de son corps dépassait la balustrade.

—Est-ce que tu as envie de te jeter à l'eau ? lui demanda tout à coup la voix de Juliette, qui tremblait un peu, quoique la jeune femme parlât en souriant.

—Ma foi ! répondit-il, c'est peut-être ce que j'aurais de plus sage à faire.

—Alors, tu ne le feras pas reprit Juliette sur le même ton de plaisanterie.

—Quel est ce livre ? demanda-t-il en montrant le volume que Mme Bartelle tenait à la main.

—Une grammaire anglaise.

—Et tu ne t'endors pas ?

—Quelquefois : mais je me réveille et je recommence.

—Je ne t'aurais jamais crue si courageuse.

—Ce n'est pas du courage mais de la raison.

—Sérieusement, je t'admire. Je découvre chaque jour en toi une foule de qualités nouvelles. Qui peut t'avoir transformée ainsi ?

—La nécessité. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce que je fais, toute autre femme le ferait à ma place.

—Non, ma chère amie, reprit Valentin en secouant la tête, ou du moins une autre femme ne le ferait pas avec la même abnégation courageuse et modeste. Ah ! pourquoi faut-il ?...

Il s'interrompit brusquement.

—Eh bien.

—Rien, répondit-il en se passant la main sur les yeux. Ah ça ! reprit-il après un moment de silence, tu aimais donc bien M. Bartelle, que, pour le retrouver, tu aies ainsi consenti à exposer non-seulement ta vie, mais celle de tes enfants ?

Juliette soupira et resta un moment silencieuse.

—N'est-ce pas mon devoir de tout sacrifier pour retrouver mon mari ? dit-elle enfin.

—Toujours le devoir !

—Oui, le devoir ; c'est ce mot qui nous sauve, nous autres femmes. Sans la religion et le devoir, que deviendrions-nous ? Tu ne sais pas de quelle confiance on est pénétré lorsqu'on peut se dire : « Ceci est mon devoir. » Et quelle satisfaction on éprouve lorsqu'on a le droit de se répéter à la fin